

doutait pas qu'il y eût d'autres humains que ceux qui pleuraient ce palais enchanté. Toutes les relations du prince se bornaient à échanger une lettre, à chaque renouvellement d'année, avec une nièce de Florence. De même, lord Stève, depuis longtemps, ne quittait plus Alpino ; un homme d'affaires administrait les grands biens qu'il possédait en Angleterre. Le vieux gentilhomme correspondait de temps à autre avec sa nièce, la duchesse de Whitefield, dont le fils devait après lui et suivant la loi anglaise, bonne gardienne du territoire britannique, hériter de la terre et du château de Stèveville. En dehors de ces deux parents, aucun lien ne le rattachait à son pays natal. En Italie, son seul ami était son beau-frère, le prince Sanseveronne. Minia était donc l'unique passion des deux vieillards, ils la regardaient grandir comme ces fleurs qui s'épanouissent sur le haut des monts, heureux de penser que nul regard que le leur ne pouvait l'admirer. Inconscients de l'égoïsme d'un amour qui fuisait leur bonheur et remplissait leur vie, jamais ils n'avaient songé qu'elle cesserait un jour d'être une enfant et qu'ils la laisseraient en face d'une destinée pour laquelle sa vie première ne l'avait pas préparée. Quoiqu'elle eût déjà quinze ans passés, elle était toujours leur petite Minia.

Un jour, le prince reçut de la marquise de Sanseveronne une lettre qui le fit pâlir. Agité d'une sourde colère, il passa cette lettre à son beau-frère. Pour la première fois, ils lisaient un mot terrible qu'ils n'osaient pas même prononcer, celui de la séparation.

—C'est impossible ! dit le prince après un moment de silence.

—Impossible, répéta lord Stève, ce serait la nuit éternelle.

—La mort, ajouta le premier.

—Oui, la mort, reprit l'autre : d'ailleurs elle est trop jeune... Attendons, cela nous laissera l'espérance.

—Est-ce que ce marquis de Sanseveronne est digne de ma petite-fille ! s'écria le prince. Demander Minia ! oser demander notre Minia sous le prétexte qu'il porte mon nom, qu'il est de ma race !... Ne peut-il avoir dégénéré ? Quels hauts faits lui ont mérité ce trésor ? Eh quoi ! il veut nous ravir la lumière de nos yeux, le soleil de nos derniers jours !

Ils reprirent la lettre. La marquise y demandait la main de Minia pour son fils :

—Ne seriez-vous pas heureux, disait-elle, de confier, avant de mourir, le bonheur de votre petite-fille au dernier des Sanseveronne et de voir ainsi reflorir votre nom et votre race !

—Vous ne consentirez pas, n'est-il pas vrai ? dit lord Stève aussi indigné que celui auquel il s'adressait.

—Non, non, répondit le prince, un inconnu ! car il y a plus de vingt ans que je n'ai vu sa mère.

Les deux vieillards se regardèrent abattus. En effet, que demandaient-ils au ciel, rien autre chose que de finir leur vie avec l'objet de leur unique amour, avec le seul bien qui les rattachât encore à la terre ? De tout ce qu'ils avaient aimé, il ne leur restait que cette enfant, et on voulait la leur prendre ! Ils l'avaient élevée, instruite, rendue parfaite, et c'était pour un étranger qui ne voyait en elle que la riche héritière, la fille de haute naissance. Qui sait si ce jeune homme la rendrait heureuse ? c'était peut-être un ignorant, un joueur, un libertin... La pauvre petite serait malheureuse, tandis qu'elle vivait dans la joie et la paix, dans un beau palais avec des amis tendres, dévoués. Quel usage avait-on

sur son front ? Quelle ombre triste dans ses beaux yeux ? Est-ce qu'elle songeait aux jeunes cavaliers, aux parures vaines, aux fêtes du monde ? Son cœur est tranquille, son sourire celui d'un ange... Non, non, nous ne la donnerons pas à qui n'est pas digne d'elle.

Les vieillards disaient vrai en parlant ainsi. Minia ne désirait rien, à son cœur innocent les tendresses présentes suffisaient, elle ne demandait pas même pourquoi elle n'avait jamais aperçu un de ces êtres jeunes et beaux, représentés dans les tableaux qu'elle admirait...

Le coup qui venait de frapper le prince et lord Stève laissa la blessure ouverte ; l'idée de la séparation plus ou moins éloignée les hanta nuit et jour, leur ôtant le sommeil, assombrissant leur esprit. Une même préoccupation les agitaient. — Quand nous sera-t-elle enlevée ? — Leurs yeux se fixaient tristement sur cet oiseau du paradis, dont les ailes dorées pouvaient s'ouvrir pour l'emporter au loin. Cette crainte donnait de l'amertume à toutes leurs joies. sur les leçons qui finiraient bientôt, sur les représentations du soir qu'ils ne verraient plus, sur le rire joyeux de Minia, qu'un autre entendrait, sur tous ces bonheurs de chaque jour qui, comme des rayons bienfaisants, réchauffaient leur vieux cœur.

—Mon ami, dit un jour lord Stève, cela ne peut durer ainsi.

—Non, répondit le prince, nous ne pouvons nous séparer du seul trésor qui nous reste.

—J'ai soixante-quinze ans et la goutte, reprit lord Stève, je n'ai plus que peu de temps à vivre, n'est-ce pas ?

—Nous sommes du même âge, il est certain que nous touchons au port, lui fut-il répondu.

—Cela m'a donné une idée... elle peut nous épargner le plus affreux chagrin.

—Parlez alors, s'écria le prince, et que Dieu vous bénisse si vous éloignez le malheur qui nous menace !

—Que diriez-vous si j'épousais Minia ?

Le prince tressaillit, il crut que son compagnon devenait fou, tant ce propos était étrange.

—Écoutez-moi avec attention, continua lord Stève... Vous admettez que la mort ne peut tarder à m'atteindre ; notre enfant deviendrait veuve avant d'avoir vingt ans, sans doute, c'est-à-dire libre en pleine jeunesse, avec un long et bel avenir. Ce mariage, pure formalité, ne changerait rien à sa vie ni à la nôtre ; mais nul ne pourrait nous la prendre. On dira peut-être que l'union d'un vieillard et d'une enfant est monstrueuse ; oui, si cette union était sérieuse... mais je resterai ce que je suis, son grand-oncle tout simplement, et réfléchissez que, lorsque je ne serai plus, elle pourra choisir parmi ce qu'il y a de plus noble un véritable époux. Une fois devenue lady Stève, excepté les biens substitués dont je ne puis disposer, elle héritera de tout ce que je possède. Votre grande fortune et la mienne feront de notre Minia un des plus grands partis de l'Europe.

Il se fit un silence.

—Cette idée est meilleure qu'elle ne le semble tout d'abord, dit le prince, c'est une lueur d'espérance... Nous mourrons bientôt évidemment... et d'ici là... Mais pouvons-nous nous abuser de l'innocence d'une enfant ? de sa tendresse ?..

—Minia est heureuse avec nous, répliqua lord Stève ; son bonheur est-il certain avec un étranger ?.. Que le ciel nous pardonne notre égoïsme ! Je pense pourtant que nous agissons ainsi pour son bien ; car, loin de nuire à son bonheur, nous lui préparons un avenir meilleur, Son sacrifice ne sera pas long.